

grave et l'attitude solennelle des figures hiératiques.

Était-ce donc pour lui que l'on déployait cette pompe ? Était-ce pour charmer ses yeux, amolir son cœur, dominer sa volonté ?

Quel but poursuivait la mystérieuse association ? D'où provenaient ces richesses, dignes d'un puissant monarque ? Et par quel prodige ces merveilles restaient-elles inconnues, puisque le secret en était livré à tant de serviteurs intéressés à trahir ?

Il s'aperçut que deux membres du conseil des Neuf l'examinaient, il devina que sa présence causait une vive surprise à ces deux hommes, dont il sentait, sans le savoir, le regard peser sur lui.

Il attendait, impatient, lorsqu'enfin la voix de l'orateur, qui déjà lui était familière, prononça lentement ces paroles :

— Raphaël Maillezaïs, vous voyez quelle est la puissance des chevaliers de la Croix-Blanche. Au milieu de cette grande et tumultueuse cité qui les redoute, ils possèdent un palais où ils sont libres, et dont aucun profane n'a franchi le seuil. Ils déjouent toute surveillance, ils défient la trahison. L'espionnage ne peut rien contre eux ; les hommes qui détiennent l'autorité sont impuissants à les découvrir. Donc, nous sommes les maîtres, puisque Palerme obéit à nos ordres, et que notre seul nom fait trembler la Sicile. Par un privilège unique, vous avez pénétré dans notre sanctuaire ; votre personne est désormais sacrée pour nous et pour nos serviteurs. Tous les désirs que vous formulerez seront satisfaits : vous êtes protégé par une force à laquelle rien ne résiste. Maintenant, sachez-le : nous poursuivons un but noble, élevé, grandiose. Entre nos mains vous n'êtes point un instrument ni un moyen. Vous saurez plus tard ce que la Croix-Blanche attend de vous. Jurez que tout ce que vous avez entendu et vu dans cet enceinte, vous ne le dévoilerez à personne, en quelque circonstance que ce soit, ni par parole, ni par écrit, ni par signe.

Raphaël fit un pas en avant :

— Je consens à le jurer, dit-il : mais je vous prévins que je n'engage pas ma foi à vous servir, et que je garde ma liberté pour le présent et pour l'avenir.

— Jurez !

— Je le jure.

— Ne vous inquiétez pas de l'avenir, continua l'orateur sans faire un geste. A chaque jour suffit sa peine, le lendemain est à Dieu. Vous pouvez, à cette heure, vous retirer : Le mot d'ordre auquel vous reconnaissez

nos affiliés est celui-ci : *La victoire vient de la Croix*. Fiez-vous à quiconque prononcera ces mots en vous montrant l'anneau d'argent orné d'une étoile en rubis. Quand vous aurez besoin de notre aide, attachez au balcon de votre fenêtre un ruban rouge. Et souvenez-vous que si un seul mot sort de votre bouche, vous serez frappé à mort le jour même, avant que le soleil ait achevé sa course dans les cieux.

— Ne menacez pas ! s'écria Raphaël en fronçant le sourcil. Je suis jeune, mais je sais tenir un serment.

Les neuf se levèrent alors, et tous étendirent la main, en psalmodiant une sorte d'invocation sur un mode guttural, en langue arabe. Les porteglaives s'avancèrent, l'épée nue à la main, et formant un triangle enveloppèrent le jeune homme, tandis que les Neuf s'éloignaient à pas mesurés.

En même temps, la harpe préluda, puis l'orgue éclata soudain emplissant d'harmonie la vaste salle mauresque.

Les lumières s'éteignirent une à une, et bientôt il ne resta que la clarté blafarde d'une lampe, suspendue à la voûte dans un globe d'albâtre.

Alors Raphaël fut de nouveau enveloppé dans un manteau dont le capuchon se rabatit sur son visage, et devenu docile, il se laissa guider, sans plus chercher à distraire la surveillance de ses gardiens.

Il marcha ainsi pendant quelques minutes, puis il fut assis dans la voiture, dont le store métallique se ferma aussitôt, et le cheval, cinglé d'un coup de fouet, l'emporta au galop.

V

LE DEUXIÈME ACTE DE LA COMÉDIE.

En sortant de la salle mauresque, les neuf membres du conseil de la Croix-Blanche se séparèrent aussitôt, sans prononcer une parole. Un seul, qui, sous la simarre brodée gardait l'attitude affaissée, la démarche lente et pénible d'un vieillard, s'approcha de celui qui paraissait être le chef du conseil : le plus petit, à la taille délicate, et dont un diadème de rubis ceignait le front.

— J'ai besoin de vous parler, à l'instant, lui dit-il. Voulez-vous m'accorder audience ?

— Je m'y attendais, mon cher ! repartit le chef d'une voix fraîche et claire, — voix de femme ou d'enfant, — et avec un léger accent de moquerie. Venez.

Il fit jouer un ressort ; un panneau de marbre tourna sur un pivot invisible, démasquant une porte secrète.

Cette porte ouverte les deux personnages se trouvèrent dans un petit salon octogone, d'une décoration et d'un effet bizarres.

Les panneaux et le plafond étaient formés des diverses espèces de laques, associées avec un goût exquis : laque du Japon en vernis noir, orné de plantes en or vierge ; laque de l'Inde rouge vermillon, à grandes efflorescences d'argent ; laque aventurine ciselé ; laque burgau, avec des éléphants en nacre de perle, posés sur des méandres entrelacés d'arabesques ; laque incrusté de pierres dures, d'écaïlle et d'ivoire.

Sur des socles en bois de santal, à l'odeur subtile et pénétrante, des statuts trônaient, Boudha bouffi, Vichnou aux bras multiples, déesses polycéphales, ayant les plus étranges attitudes.

Et, dans une sorte de niche d'émail cloisonné, une figure de Bowanie, colossale, portant autour du cou un collier de tête de mort.

La lumière, tamisée en rose par un disque de cristal dépoli, tombait de la coupole, et jetait des reflets indécis sur les meubles, cabinets chinois aux formes extravagantes, amas de coussins entassés en piles, étagères dorées que chargeaient mille objets curieux, et dans les huit angles, sur des piédestaux de bronze, huit énormes vases de porcelaine, pleins de camélias blancs, aux fleurs de cire étoilant un feuillage sombre.

Le chef se démasqua, dénoua les agrafes de sa simarre.

C'était une femme, jeune encore, d'une beauté farouche. Son teint bistré, ses yeux illuminés d'éclairs, au regard langoureux, sa bouche purpurine, le pur ovale de son visage, décelaient une origine orientale.

Ses traits peignaient la fierté, l'arrogance même ; elle avait le port altier d'une souveraine.

— Vous permettez, dit-elle, que je quitte ce lourd manteau d'argent ? Me voici à vos ordres, mon cher comte, mais suivez mon exemple, et dépouillez-vous de ce costume dont le poids accable vos épaules voûtées par l'âge.

Raillait-elle ? Sa voix mélodieuse, aux notes graves, caressait l'oreille, et vibrait, mais gardait toujours un accent d'ironie moqueuse, concentrée, qui trahissait un mépris secret de toutes choses.

Elle prit sur une console un grande coupe de métal, pleine d'une eau limpide, et but lentement, avec délicatesse.

Elle s'étendit ensuite sur un divan que recouvrait une étoffe arabe à rayures de soie et là, jouant avec les glands d'un coussin que ses doigts